

Apprendre à parler  
avec les plantes

Marta Orriols

# Apprendre à parler avec les plantes

*Traduit du Catalan  
par Eric Reyes Roher*



Titre original : Aprendre a parlar amb les plantes  
Éditeur original :  
Edicions del Periscopi

Ouvrage traduit avec le concours  
de l'Institut Ramon Llull

 institut  
ramon llull  
Langue et culture catalanes

Pour la citation en exergue :

Julian Barnes, *Quand tout est déjà arrivé*,  
traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin,

© Mercure de France, 2014.

© Marta Orriols Balaguer et Edicions del Periscopi  
SL, 2018.

© Éditions du Seuil, mai 2020, pour la traduction  
française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0449-6

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À toi, Miquel.  
À ces jours et ces nuits et  
toutes ces heures arrachées au temps.  
Tu restes dans notre souvenir.*

*Je t'aime et tu me manques.  
Encore et toujours.*

Vous réunissez deux êtres qui n'ont encore jamais été mis ensemble. Parfois c'est comme cette première tentative d'associer un ballon à hydrogène et un ballon à air chaud : préfère-t-on s'écraser et brûler, ou brûler et s'écraser ? Mais parfois cela marche, et quelque chose de nouveau est créé, et le monde est changé. Puis, à un moment ou un autre, tôt ou tard, pour telle ou telle raison, l'un des deux est emporté. Et ce qui est retiré est plus grand que la somme de ce qui

était réuni. Ce n'est peut-être pas mathématiquement possible, mais ça l'est en termes de sentiment et d'émotion.

JULIAN BARNES,  
*Quand tout est déjà arrivé*

## Avant

Nous étions vivants.

Les attentats, les accidents, les guerres et les épidémies, ça ne nous concernait pas. Nous regardions des films qui banalisaient la mort, ou qui la transformaient en acte d'amour, et nous demeurions loin de ce que veut véritablement dire perdre la vie.

Certains soirs, dans le lit, enveloppés du confort moelleux d'énormes coussins, gonflés de l'arrogance d'une jeunesse tardive, nous suivions les informations dans le noir, les pieds enlacés, et c'est alors que la mort, imperceptible, s'installait, bleutée, dans le reflet des lunettes de Mauro. Cent trente-sept personnes meurent à Paris dans plusieurs attaques revendiquées par Daech ; six morts

sur la route en moins de vingt-quatre heures dans trois collisions frontales ; le débordement d'un fleuve fait quatre morts dans un petit village du sud de l'Espagne ; au moins soixante-dix morts dans une série d'attaques en Syrie. Et nous deux, effarés un instant, sans doute lâchions-nous des phrases du genre « Putain, ça rigole pas », ou encore « Le pauvre, c'est vraiment pas de chance », puis l'info, si elle ne présentait pas plus de gravité, se diluait le soir même dans les confins de la chambre d'un couple qui lui aussi s'éteignait. Nous embrayions sur la fin d'un film, tandis que je calculais à quelle heure j'allais rentrer le soir, ou lui rappelais de récupérer la parka noire au pressing ; si nous avions passé une bonne journée, les derniers mois, peut-être tentions-nous de faire l'amour, sans grande conviction. Si l'information était

plus retentissante, ses effets pouvaient se prolonger jusqu'au lendemain, j'en parlais à l'hôpital à l'heure de la pause ou au marché en faisant la queue.

Mais nous étions vivants. La mort, nous la laissions aux autres.

Nous disions « je suis mort » pour exprimer la fatigue après une longue journée de travail sans que l'adjectif nous crève le cœur. Et lorsque nous étions encore un tout jeune couple, nous nous amusions parfois à flotter immobiles dans l'eau, au milieu de notre crique préférée, et à simuler, les lèvres gorgées de sel et de soleil, une noyade qui s'achevait par un bouche-à-bouche torride et des éclats de rire. Non, la mort n'était pas pour nous.

Ce que j'avais connu petite – ma mère était tombée malade et était morte en quelques mois – s'était mué en un vague

souvenir qui ne me rongeaient plus. Mon père était venu me chercher à l'école après la pause de midi. Des centaines de garçons et de filles gravissaient les escaliers pour regagner les salles de classe depuis le réfectoire, dans le chaos inhérent à la vie qui continue alors qu'ailleurs tout s'enraye. Mon père avait débarqué, suivi de la directrice, laquelle avait frappé à la porte au moment même où le maître expliquait que dans le monde il y avait des animaux vertébrés et des animaux invertébrés. Le souvenir de la mort de ma mère est resté intimement lié aux lettres blanches tracées à la craie sur le fond vert du tableau scindant en deux le règne animal. Il y avait aussi ce nouveau regard chez celles et ceux qui jusqu'alors avaient été mes semblables, et je m'étais sentie lentement acculée vers un troisième règne, celui des animaux

blessés à qui il manquera toujours une mère.

Même si cela ne devait pas la rendre moins terrible, la mort avait eu l'élégance de nous prévenir, et il y avait eu, entre cette annonce et son accomplissement, assez de temps pour les adieux, la prostration et les témoignages d'amour. Il y avait eu, surtout, la naïveté de croire au ciel, l'innocence de mes sept ans, et l'incapacité de comprendre que la mort est définitive.

Mauro et moi avons formé un couple pendant de nombreuses années. Ensuite, et pendant quelques heures seulement, nous avons cessé de l'être. Il est mort subitement il y a quelques mois, sans le moindre avertissement. La voiture qui le percuta emporta sa vie, et tout le reste avec elle.

Privée de ciel, de consolation et d'innocence, j'emploie les adverbes « avant » et « après » pour éviter de parler de Mauro au passé. La charnière est palpable. Il était vivant à mes côtés ce jour-là, il a bu du vin et a demandé son steak un brin plus cuit, il a répondu à deux appels de la maison d'édition en jouant avec sa serviette, il m'a vivement recommandé une auteure française dont il a noté le titre du roman au dos de la carte du restaurant, il s'est gratté le lobe de l'oreille gauche, visiblement mal à l'aise et gêné, puis il m'a tout déballé. Il en bégayait presque. Quelques heures plus tard, il était mort.

Le restaurant avait une branche de corail pour logo. Je l'observe assez souvent. Je conserve la carte sur laquelle, de son écriture impeccable, il a couché le titre du livre qu'il avait tant aimé.

Sans doute parce que chacun est libre d'enjoliver son malheur avec tous les fuchsias, jaunes, bleus et verts qu'exige le cœur, depuis le jour de l'accident je me représente l'avant et l'après de ma vie comme la Grande Barrière de corail. Dès que je me demande si telle ou telle chose est survenue avant ou après la mort de Mauro, je m'efforce d'imaginer ce grand récif corallien, le plus grand au monde, de le remplir de poissons colorés et d'étoiles de mer, d'en faire un équateur de vie.

Lorsque la mort cesse de toucher uniquement les autres, il faut veiller à lui faire une place de l'autre côté de la barrière, car sinon elle occuperait tout l'espace avec une totale liberté.

Mourir n'a rien de métaphysique. Mourir est physique, tangible et réel.